

Alexandrine Schniewind
LA MORT
Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2016, 127 p., 16,95 \$

Patrick Bergeron
Université du Nouveau-Brunswick



LA MORT

Alexandrine Schniewind



Ce n'est pas la seule fois qu'un essai intitulé *La mort* paraît à la collection « Que sais-je ? ». Deux versions antérieures – très différentes – avaient paru en 1947 et en 1988. La première était l'œuvre du médecin Paul Chauchard (1912-2003), président initial de *Laissez-les-vivre* (association française pro-vie) et auteur de nombreux « Que sais-je ? », dont *La chimie du cerveau* (1943), *Hypnose et suggestion* (1951) et *La vie sexuelle* (1969). Chauchard abordait la question de la mort en physiologiste, divisant son essai en deux parties : « La mort de la cellule vivante » et « La mort des organismes supérieurs ».

Le deuxième « Que sais-je ? » consacré à *La mort* était l'œuvre de l'anthropologue Louis-Vincent Thomas (1922-1994), fondateur de la Société de Thanatologie et auteur de nombreux travaux importants sur le sujet dont *Anthropologie de la mort* en 1975. Dans son « Que sais-je ? », Thomas s'intéressait aux composantes physiques, sociales, spirituelles et culturelles en se penchant tour à tour sur « La mort » (collective et individuelle), « Le mourir » (le vécu du mourant, la mort « idéale » ou « maîtrisée ») et « L'après-mort » (les rites, l'eschatologie).

Cette nouvelle mouture de *La mort*, que l'on doit à la philosophe et psychologue lausannoise Alexandrine Schniewind, mérite un accueil mi-figue, mi-raisin. D'un côté, il est réjouissant de penser que la collection encyclopédique des PUF continue de mettre à jour les connaissances sur le sujet. Comme le croyait L.-V. Thomas, questionner notre rapport à la mort (qui ne cesse d'évoluer) permet de mieux comprendre l'esprit de notre époque et notre imaginaire collectif. En ce sens, Schniewind se montre à la hauteur du projet. Elle présente, dès l'introduction, la mort comme « un sujet d'actualité qui concerne les domaines médical, psychologique [et] politique ». « Dans une société où

l'on vit toujours plus longtemps, écrit-elle, la question de la mort revient avant tout à savoir dans quelles conditions on va mourir. C'est-à-dire à savoir *où, comment*, et accompagné par *qui*. » En épilogue, elle évoque les attentats du 13 novembre 2015 à Paris. Ceux-ci, tout comme de trop nombreux exemples du même ordre dans l'actualité récente – la liste, au moment où j'écris ces lignes, semble s'allonger *ad nauseam* : le 22 mai 2017 à Manchester, le 3 juin 2017 à Londres, le 7 juin 2017 à Téhéran –, viennent marquer une nouvelle impossibilité d'envisager la mort sereinement. Au lieu de survenir à un âge avancé dans une unité de soins attentionnés, la mort peut nous être infligée « au beau milieu de notre vie, sans nul avertissement », au milieu d'une foule anonyme. L'auteure prend soin de conclure sur une note optimiste, rappelant Épictète qui prônait l'importance de vivre chaque instant de notre vie comme s'il était le dernier. Pourtant, il ne fait pas de doute que nous venons d'entrer dans un nouvel âge sombre de la mort.

Par d'autres côtés, le petit essai de Schniewind se révèle décevant. Certes, l'ouvrage de L.-V. Thomas était si satisfaisant qu'il n'est pas facile de lui succéder. De plus, le monde a beaucoup changé depuis 1988. À l'ère d'Internet, les initiatives encyclopédiques comme la collection « Que sais-je ? » font face à d'épineux défis. Condenser le savoir de manière complète et actuelle face à Wikipédia exige de plus en plus d'ingéniosité. Or, même en tenant compte de ces facteurs, il appert que l'auteure aurait pu faire mieux.

Son découpage du sujet n'est cependant pas en cause. Schniewind reprend, tout en l'actualisant, la structure tripartite que l'on trouvait chez L.-V. Thomas. Le premier chapitre porte sur « La mort, ses représentations et ses rituels ». Le deuxième étudie le « Mourir aujourd'hui ». Le troisième se penche sur « L'après-mort et ses aspects concrets ». Le contenu qu'elle expose est généralement bien choisi, mais au lieu de dégager de nouvelles pistes d'interprétation, elle se contente souvent de faire la synthèse d'éléments déjà connus, du motif médiéval de la danse macabre aux théories freudiennes des pulsions (Éros et Thanatos), par exemple. Certes, le format « Que sais-je ? » n'est guère propice aux approfondissements, mais ce n'est pas une raison pour adopter un ton aussi expéditif que dans le passage suivant :

Au XIX^e siècle toutefois, sous l'influence des Romantiques, la danse macabre réapparaît en littérature et en musique, ainsi qu'au théâtre, puis, au XX^e siècle, au cinéma. Ce que l'on peut appeler un « imaginaire gothique » prend alors son plein essor, allant jusqu'à influencer le roman noir anglais.

Aller au bout de la démonstration n'aurait pourtant pas exigé de beaucoup allonger le texte. On trouve d'autres passages de ce genre où l'auteure ne prend pas le temps de développer ses idées, notamment dans les chapitres II et III, qui peuvent étourdir par leur rapidité à sauter d'un sujet à l'autre, tels les expériences de mort imminente, le coma, le suicide, les démarches administratives *post-mortem* et les séries télévisées briseuses de tabous.

Encore une fois, le découpage du sujet en de multiples facettes n'est pas à blâmer. Au contraire. L'auteure a entièrement raison de vouloir couvrir autant d'angles. La façon dont elle s'y prend suggère en revanche qu'elle a manqué de temps ou s'est trop vite documentée (c'est ce qu'indique la rachitique bibliographie en fin d'ouvrage). Et pourquoi l'auteure passe-t-elle sous silence les contributions majeures de Philippe Ariès, Georges Bataille, Vladimir Jankélévitch, Michel Vovelle, Jessica Mitford et *tutti quanti* ?

Nous leur devons encore beaucoup dans nos façons de penser la mort. On peut donc espérer une deuxième édition revue et augmentée qui fera disparaître les lacunes que ne comportait pas *La mort* de L.-V. Thomas, ou se rabattre sur l'excellent « Que sais-je ? » de Marie-Frédérique Bacqué et Michel Hanus sur *Le deuil* (1994, 7^e éd. 2016).